Document generated on 05/17/2025 3:30 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La lune et le couteau

Lori Saint-Martin

Number 23, August–Fall 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4069ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Saint-Martin, L. (1990). La lune et le couteau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 34–39.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La lune et le couteau

Lori Saint-Martin

Elle se promenait le long de la rivière, là où nous allons toutes pour pleurer en paix. Je l'ai vue passer, tout le monde l'a vue, et nous avons vu Miguel la suivre. Personne n'a eu de geste pour le retenir. Penchée sur l'eau telle la voyante du village sur ses cartes, Renata ne s'est pas retournée; on aurait pu croire qu'elle l'attendait. Il n'a eu qu'à la pousser et à lui maintenir la tête sous l'eau. Je voudrais savoir ce qu'elle a vu à l'instant même où cette surface lisse et verte s'ouvrait, se révélait en profondeur. Un jour, il faudra que je le sache.

La mort nous met en appétit. Contre toutes nos habitudes, portes et fenêtres sont grandes ouvertes et les gens sortent en plein après-midi. Le vieillard qui les a vus (pas de secrets ici) raconte à tout venant sa pauvre histoire. Miguel était calme, silencieux, il n'a montré ni colère, ni hâte. Pas la peine de se mettre à sa recherche, il reviendra avant longtemps. Personne ne part d'ici.

J'écoute le récit sans bouger, sans me lasser. À chaque répétition, Renata s'efface davantage; pourtant je la vois toujours, immobile sur la rive, son mari la serrant si fort qu'on le croirait presque tendre.

Depuis toujours, il y a une noyade de temps à autre. Tout le monde a vu disparaître des femmes ainsi, sans trop s'en surprendre. Mais Renata avait mon âge et je ne veux pas mourir. Le vieillard n'a rien vu d'important, ils ne savent pas regarder. Il faudra que je comprenne toute seule si je veux continuer, vivre.

•

J'avais neuf ans quand tout a changé. Depuis la grande grève, les troubles et le départ de la Compagnie, nous sommes plus pauvres que jamais. Rien à faire, nous avons toujours habité ici.

Les patrons de la Compagnie ne parlaient pas notre langue, certains ont vu que l'argent filait, quittait le pays. « Blanchi », disaient-ils, j'ai compris que l'argent était sale. Il y a eu des discours,

puis des émeutes, des morts, pour finir la Compagnie est allée s'établir ailleurs. Le souffle des machines s'est tu, nous nous regardions, honteux, les mains vides. Maintenant, nous nous barricadons dans nos maisons toute la journée. Parfois la femme du voisin crie, trop souvent pour qu'on en fasse un drame.

Les filles se marient jeunes, avec le premier venu; les hommes sont si jaloux qu'il n'y aura jamais de deuxième. Nous parlons peu: nous lavons, frottons, récurons, tous gestes mesurés, ravalant la colère qui nous ronge. Aucune femme n'a jamais tué. Impossible même d'en parler. J'y pense, des fois, dans ma tête je tiens un couteau de cuisine, mon doigt glisse le long de la lame, savoure sa mince perfection.

Normalement, nous ne sortons qu'au coucher du soleil, pour aller chercher de l'eau; plus tard encore, les hommes se rendent au café, où chacun boit seul dans son coin. Cet après-midi, tous sont dans la rue. On se scandalise, on se trémousse, on fait semblant d'ignorer. Pourquoi l'a-t-il tuée ? Chacun connaît très bien la réponse, nous jouons à évoquer le danger, la faille.

Miguel rêvait de quitter le village, bien sûr; tous les jeunes en rêvent, mais ils ne partent pas. Grand, vif, sûr de lui, il croyait plaire aux adolescentes qu'il croisait parfois, le soir. Renata, enceinte pour la troisième fois, lourde et maladroite, le dégoûtait. « Toujours eu une tête de victime », dit la voyante. Pas besoin de consulter les cartes pour le savoir. Enfant, Renata avait déjà un regard aveugle, figé dans l'attente des maux à venir. Personne n'a jamais su pourquoi c'est elle, pas une autre, qu'on insultait à la sortie de l'école, pourquoi on lui lançait des pierres. Une fois, les enfants se sont mis ensemble pour la battre. Tout le monde a regardé, les volets entrouverts, respirant à peine. Jamais je n'ai protesté, j'aurais pu devenir une cible, moi aussi.

•

Une fois, il y a longtemps maintenant, des étrangers sont venus au village. La maison de mes parents est la première qu'on rencontre quand on vient de la route, j'avais encore l'âge de m'asseoir sur le seuil, l'après-midi.

Ils étaient grands, tout habillés de blanc. « Regarde comme c'est pittoresque, ici », a dit la femme à son mari. Elle avait de l'or aux mains et au cou et un immense chapeau : « Bonjour, ma belle », elle s'est penchée sur moi. Je n'ai pas osé répondre.

— Peux-tu nous indiquer la route de la capitale ?

Je n'ai rien dit, je ne savais pas. Elle a regardé tout autour, les autres enfants ne bougeaient plus. « Où est ta mère ? »

— À l'intérieur.

— Va la chercher, tu veux ?

— Elle ne viendra pas.

— Dis-lui qu'on a besoin d'aide.

— Elle ne viendra pas.

La femme s'est retournée brusquement vers son mari. « Cette fille est idiote, et puis, tout tombe en ruine, ici. Viens, nous trouverons notre chemin tout seuls. » Ils sont remontés dans leur voiture sans me jeter un seul regard.

Je voudrais qu'elle revienne, je partirais avec elle à la capitale. Je n'ose pas m'imaginer cette ville, sauf qu'elle doit être vaste, toute blanche et qu'il y souffle sûrement un très grand vent de mer.

•

Depuis la mort de Renata, je vis près de la rivière. Là, je me sens presque toucher la réponse, même si je n'ai rien trouvé encore. J'y croise les autres jeunes femmes, nous échangeons de menus propos, puis je me retrouve seule, comme elles, pour contempler longuement mon reflet. Il fait plus frais sur la rive qu'au village et les ombres profondes des arbres dans l'eau nous apaisent. Le danger, nous ne voulons pas y penser.

Il fait presque noir à présent, mon reflet m'a quittée. Derrière moi, des pas : une fille avec qui j'étais amie à l'école, avant qu'on ne la ferme.

— Maria, je suis contente de te voir. Viens-tu t'asseoir ?

Elle s'approche timidement. « Que deviens-tu, Rebeca ? » Elle parle tout bas, on ne sait jamais qui est à l'affût.

— Ça ne paraît pas assez ?

Elle me regarde plus attentivement. « Moi aussi, dit-elle lentement, presque étonnée. C'est la troisième fois. » Après un moment, elle poursuit, pour elle-même : « J'ai vingt ans. »

— Renata aussi, elle était dans notre classe.

Maria se lève, je la retiens. Nous convenons de nous retrouver le lendemain dans un endroit plus éloigné, que nous espérons secret.

Cette nuit, la lune est presque pleine, j'ouvre les volets pour regarder dormir mon mari et mes enfants. La lumière est froide et lisse et je les vois sans amour, sans haine, comme si je ne les connaissais pas.

•

Maintenant, Maria et moi nous nous voyons tous les soirs. Tout le village nous observe, le silence s'est fait autour de nous, quelqu'un a sûrement déjà prévenu nos maris. Entre-temps nous passons des heures assises sur la rive, les pieds dans l'eau, à parler de l'école, de Renata, de cette nouvelle grossesse. Nous nous alourdissons à mesure que l'été avance, sombre fruit guetté par la pourriture. Elle et moi sommes ailleurs, la chaleur ne nous touche plus.

•

Parfois, au matin, mon mari me regarde froidement, en inconnu. Sans un mot, il se met à me frapper. Mon gros ventre l'enrage, il le bourre de coups. Les enfants n'ont pas encore appris à boucher leurs oreilles, ils pleurent, leurs cris le fouettent. Enfin, il sort. Les enfants n'osent plus bouger, je reste couchée à terre, le souffle court.

•

Un jour, nous nous penchons sur nos reflets, tête à tête sur l'eau. Une ressemblance nous frappe, nous nous regardons longuement. Maria me caresse le visage avec une grande lenteur. Ses mains sont fraîches, ses paumes goûtent le sel. Doux sel, sel des larmes, air marin de la capitale.

— On pourrait partir, dis-je tout bas.

Elle hausse les épaules. « Tu crois que la vie est différente ailleurs ? »

— Je n'en sais rien. On pourrait essayer.

— Personne ne part jamais, tu le sais bien.

Je me penche vers elle, lui prends les deux mains. Un bruit sec (une branche qui casse, des pas ?) nous fait sursauter. Vite nous nous levons, rentrons en courant. J'ai laissé la cuisine en désordre, vite je range les assiettes, le pain, le couteau. Les enfants dorment tranquillement, je peux me pardonner de les avoir une fois de plus quittés. Mon mari rentre très tard, je fais semblant de dormir. Le sommeil ne vient pas, je reste longtemps sans bouger, les volets ouverts, les yeux grands ouverts dans la clarté de la pleine lune.

•

Tout à coup je me trouve debout à la porte de la chambre, dans mes mains tremble le couteau, tremble aussi le désir. Je m'approche de l'homme endormi, vise son cœur. Jamais aucune femme n'a.

Je respire bien soudain, j'appelle l'eau, le sang, qu'ils coulent à flots, qu'ils me lavent et m'emportent loin d'ici. La colère monte, glacée, affermit ma main, le cœur de l'homme brille dans la nuit, attire le couteau. Je m'approche, la main levée. Une belle ligne droite, de ma main à sa mort. Je peux tuer, j'ai ce pouvoir.

Puis je tourne la tête et la lune me crève les yeux, distante et calme, je voudrais être comme elle. Paix claire et ronde, silence, réconfort. Ma mère disait : la lune est là, elle veille sur nous toutes.

Si je dois tuer pour vivre, j'aime mieux mourir. Je veux le jour où nous pourrons renoncer au couteau, où les mains nues des hommes ne seront plus des armes. Je veux Maria, Renata, je veux la lune.

•

Le lendemain, dès que la nuit commence à tomber, je descends à la rivière. J'appelle Maria, la cherche longuement: rien. Je suis fin seule, la peur monte en moi. La fatigue me prend brusquement et je m'affaisse sur la rive. Le calme de l'eau m'excède, je veux qu'elle s'ouvre pour me montrer l'avenir. Je crois bien être prête à tout pour comprendre.

Peu à peu dans la pénombre se dessine un visage, le mien, vu dans un rêve. Les yeux sombres, l'air craintif des victimes-nées. Je ressemble à Renata, l'image de Maria s'est effacée.

Mon reflet perd ses contours, sombre dans l'eau, et j'entends enfin des pas derrière moi: deux mains me poussent fermement, presque avec tendresse, et voilà le visage de Renata, aux yeux parfaitement vides, qui monte lentement à ma rencontre. Je ne lutterai pas, ma sœur, compte sur moi: je suis lasse, et l'eau est si calme, si vraie.

XYZ

XYZ

collection « Romanichels »
dirigée par André Vanasse

Avec *L'Hiver de pluie*, Lise Tremblay fait une entrée remarquée sur la scène littéraire québécoise. Enfin une voix féminine qui raconte, sur un ton totalement nouveau, à la fois prenant et profond, le grand vertige de la solitude.

114 p., 14,95 $